

Aimer, soigner, sauver... une vie donnée aux animaux : Samuel Debrot

Autor(en): **Gygax, Georges**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **17 (1987)**

Heft 4: **w**

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-829541>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

AIMER, SOIGNER, SAUVER...

UNE VIE DONNÉE AUX ANIMAUX:

SAMUEL DEBROT

A Monseigneur le Dauphin, La Fontaine, prodigieux fabuliste, écrivit: «Je me sers d'animaux pour instruire les hommes.» En effet, l'homme a beaucoup appris par les animaux, ses frères inférieurs. Notamment les raisons de les respecter, d'en prendre soin, de lutter contre leurs détresses. Bien évidemment, en pareille matière, il faut se garder de généraliser en tout et partout. Si, dans nombre de pays, l'animal connaît un sort enviable, dans beaucoup trop d'autres il est encore cruellement asservi, torturé, exploité, sacrifié. S'il y a progrès, le bon La Fontaine y est pour beaucoup. Comme l'est d'ailleurs Walt Disney dans un tout autre domaine. Comme le sont un peu partout les personnalités qui ont fait de la protection des animaux leur credo en les recueillant, les soignant; en créant des refuges, notamment. Une rencontre m'avait profondément marqué il y a une trentaine d'années. J'interviewais en Alsace le docteur Schweitzer qui s'apprêtait à repartir pour Lambaréné. Nous nous promenions au bord du Rhin sur un chemin caillouteux, sous un soleil triomphant. Le vieux docteur moustachu me parlait de son hôpital, de ses malades qu'il n'abandonnerait jamais. Soudain il trébucha et je le retins par la manche, ce qui le fit rire: «Je suis encore solide sur mes jambes! Mais j'ai aperçu au dernier moment une petite bête qui trotinait sur une pierre... Voyez-vous, toute vie est irremplaçable, même s'il s'agit d'une simple fourmi...» Depuis lors en ai-je rencontré des amis, des vrais, des animaux! Les énumérer serait fastidieux, mais ils sont présents à mon esprit, à commencer par le professeur Lang, l'ancien directeur du Zoo de Bâle qui fondait de tendresse devant deux ou quatre pattes et qui n'hésitait pas à élever des bébés gorilles comme des petits d'homme, avec berceau, biberon, langes, jouets, amour.

150 réponses...

Je viens de passer deux heures en compagnie d'un autre ami des bêtes, à l'occasion de la sortie d'un charmant ouvrage intitulé «...parmi les animaux» (*), faisant suite à l'édition d'un autre volume paru fin 84 et dont le titre suffit à prouver l'utilité: «150 réponses

* Editions Mon Village, Vulliens.





Un amour immodéré

«Ce qui me passionne, c'est le contact avec les animaux. Mon amour pour eux est tout simplement immodéré. Enfant, je rapportais des chats, des chiens perdus à la maison. Même une chèvre! Une de mes grands-mères avait la passion des chats et des chevaux. Nous en parlions ensemble. Oui, à la campagne, je nageais dans le bonheur. J'avais trouvé ma voie!»

— A la sortie de l'Université...

— ...je suis envoyé à l'étranger par l'Office vétérinaire fédéral, France, Allemagne, Hollande. Après quoi je fais des remplacements de vétérinaires en Suisse romande avant de devenir le principal collaborateur de M. Benoit, alors directeur des Abattoirs de Lausanne. En 1966, celui-ci prenant sa retraite, je fus appelé à lui succéder. En tout j'ai travaillé trente-cinq ans aux abattoirs, ce qui ne m'a pas empêché de m'occuper de la SVPA qui créa en 1955 un refuge pour animaux abandonnés à Malley, puis au Mont-sur-Lausanne, et en 1968 à Sainte-Catherine, toujours en collaboration avec M. Benoit. Je continue de m'y rendre presque chaque jour. En tant que directeur des abattoirs, je devais non seulement les faire tourner financièrement, mais j'étais chargé des diverses tâches vétérinaires de la ville: chiens mordeurs, chats errants, pigeons en surnombre, fourrière, etc. L'inspectorat des viandes m'était naturellement échu. Je dirigeais une équipe d'une cinquantaine de personnes, toutes d'excellents collaborateurs dont je garde le meilleur souvenir. Quant à la Société protectrice des animaux, elle

aux protecteurs des animaux» (**). Le premier, très anecdotique, bien illustré, est bourré d'histoires vécues souvent très émouvantes. Le second est essentiellement pratique, riche en conseils et démonstrations imagés à la portée de tous: une véritable somme à même de fournir les tuyaux les plus précieux aux possesseurs de chiens, chats, oiseaux, souris, lapins, petit et gros bétail. Leur auteur, Samuel Debrot, vétérinaire, est président depuis vingt ans de la Société vaudoise de la protection des animaux (SVPA), après en avoir été l'inspecteur pendant dix-huit ans; directeur des Abattoirs de Lausanne pendant vingt ans et, jusqu'en 1986, professeur à la Faculté de médecine vétérinaire de l'Université de Lausanne. A ces titres il convient d'ajouter: homme généreux, sensible et d'un contact des plus sympathiques.

Retraité depuis peu, le D^r Debrot continue de vouer sa science à ses amis les animaux, soignant, opérant dans sa clinique modèle d'Epalinges, pratiquant une «médecine sociale» qui tient largement compte des possibilités financières de ses clients. Les animaux, il ne les quittera jamais, tant qu'il aura la force de poursuivre son œuvre. Il est vrai qu'il a le virus depuis sa tendre enfance. Petit garçon, il avait fait son choix: il serait vétérinaire; il n'a jamais varié d'un iota dans ce qu'il faut appeler un idéal né à l'âge des culottes courtes.

Né à La Chaux-de-Fonds en 1925, il est le fils d'un photographe qui exerça son art surtout au service de l'horlogerie. Samuel Debrot se remémore

avec joie les longues balades dans les pâturages jurassiens, les visites de fermes, d'écuries, d'étables; l'attirance exercée sur lui par le bétail, les volailles, les chats et chiens. Il aime à évoquer les vacances passées chez les paysans où il participait aux travaux de la ferme. «Je serai vétérinaire!» affirmait-il à qui voulait l'entendre et ses parents l'encourageaient. Tout gamin il savait traire, monter à cheval, mener à cheval. Même enthousiasme tout au long de ses études à Lausanne où il habita dès l'âge de 6 ans: Collège classique, gymnase classique, une année à l'Université avant de poursuivre pendant quatre ans à Berne... en allemand! Etudes terminées par une thèse sur la tuberculose bovine, Samuel Debrot fut le premier Romand à professer au «Tierspital» de la ville fédérale.



groupe dans les cantons de Neuchâtel, Genève et Vaud, près de 35 000 membres...

Respect avant tout

— Peut-on dire que les animaux furent pour vous de bons professeurs?
— J'ai plus appris avec les animaux qu'avec les gens! Les connaître ne suffit pas, il faut les respecter. Et je les admire: ils apportent beaucoup à l'homme. En apprenant à connaître les maladies des animaux j'ai mieux compris celles des hommes. Certaines passent de l'animal à l'homme et j'estime qu'il ne devrait pas exister de fossé entre les médecines humaine et animale. Nous avons réussi à vaincre la bruxellose, la tuberculose chez les animaux. Ce résultat est dû à l'excellente



La clinique du Dr Debrot à Epalinges.



Avec une collaboratrice de Ste-Catherine, Mlle Brunari.

collaboration existant chez les vétérinaires qui sont en général très bien formés et systématiques dans leurs travaux.

«La mise à mort correcte dans les abattoirs m'a beaucoup préoccupé. Jusqu'en 1960 les bouchers possédaient les pistolets et fournissaient les cartouches. J'ai obtenu à Lausanne que les abattoirs fournissent tout, et que seuls les employés assument la mise à mort. Autre progrès: l'électro-narcose des porcs a été introduite en 1966 avec 380 volts. L'appareil a été mis au point aux abattoirs de Lausanne. La saignée suit immédiatement, avant toute reprise de conscience. Je peux dire que dans ce domaine j'ai fait école; beaucoup d'abattoirs ont abandonné l'ancienne méthode (étouffement avec le CO₂) pour l'électronar-

cose. La loi fédérale sur la protection des animaux est très claire à ce sujet: elle prescrit d'étourdir l'animal avant de le faire passer de vie à trépas. Comme expert, j'ai collaboré à l'élaboration de cette loi. L'article 25bis de la Constitution donne à la Confédération la possibilité de légiférer sur la protection des animaux. Et je lutte toujours pour que la méthode juive de mise à mort par jugulation soit complétée par l'obligation d'étourdir l'animal avant. On a évolué depuis 4000 ans, non? Pour le petit animal, le poulet en batteries, par exemple, il y a encore beaucoup à faire. Il serait bon d'avoir recours à un gaz assurant l'étourdissement déjà dans les caisses de transport. C'est à l'Office vétérinaire qu'il appartient d'innover...»

Inutile d'insister sur le fait que la véri-

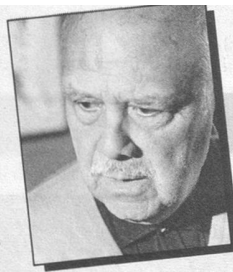
table croisade entreprise par le Dr Debrot contre la souffrance animale ne lui a pas valu que des amis...

— Que dire du chien, du chat, de l'oiseau, compagnons de la personne âgée?

— C'est à encourager, mais sous certaines conditions. Par exemple, un handicapé ne devrait pas posséder un jeune chien fougueux, mais un animal calme, âgé lui aussi. Que les animaux fassent sortir les gens est fort bien, mais n'oublions pas les problèmes sociaux: la mort du maître ou son départ pour l'hôpital. Que devient l'animal? Pour les Lausannois, il y a Sainte-Catherine, un refuge bien installé où les pensionnaires bénéficient des meilleurs soins. J'y ai gardé pendant six mois le cobaye d'un malade mental... Les jeunes sont aussi concernés: les drogués, par exemple, ou ceux qui doivent purger une peine au pénitencier. Là aussi, que devient l'animal? Quand on le découvre à temps, la police l'amène au refuge, et le maître donne si possible une aide financière... L'Etat ne peut se charger de tout! Heureusement, les sociétés de protection existent. Sainte-Catherine est un refuge créé pour les cas sociaux. Bien sûr, il y a les chenils-pensions; c'est autre chose.

— Que dire des gens qui choisissent comme animal de compagnie un serpent, un singe...

— Je déconseille formellement tout animal exotique. Une telle pratique est fortement préjudiciable à l'animal. Les singes chez les particuliers me font de la peine. Ils sont trop proches de l'homme. Leur détresse est profonde et ça se termine toujours mal. Un jour on m'a demandé de tuer un jeune



PAUL VINCENT

gorille qui avait mordu sa patronne. L'animal m'a tendu la main... J'ai refusé, évidemment.

«En ce qui concerne les chiens abandonnés — autre sujet qui me tient à cœur — les cas, c'est heureux, ne sont pas très fréquents en Suisse. Sainte-Catherine les accueille sans poser de questions embarrassantes à la personne qui amène l'animal. Celui qui veut adopter un chien abandonné, vacciné, doit s'acquitter d'une finance. C'est normal, il faut que le refuge tourne. La SVPA elle, bouche les trous par ses dons. Sans elle rien ne serait possible...

— Comment réagissez-vous quand une personne vous demande froidement d'euthanasier un animal?

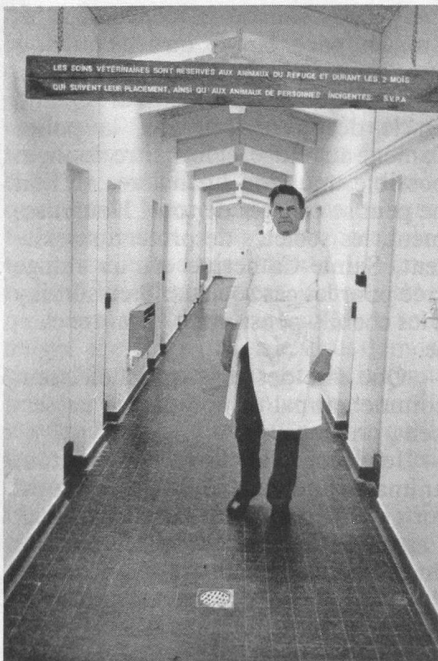
Douloureux problème; le D^r Debrot fronce les sourcils. Pour lui, l'animal est sacré. On ne tue pas une bête en bonne santé.

— J'essaie de dissuader. Si le client insiste, je prends l'animal et je le place à Sainte-Catherine en attendant de pouvoir le placer dans de bonnes conditions.

De bonnes conditions. C'est-à-dire auprès d'un maître sincère, respectueux du chien ou du chat, et qui l'emmènera avec joie dans son foyer où, chaque jour, appréciant l'amour et la fidélité de son nouveau compagnon, il constatera, comme le fit La Fontaine il y a trois siècles «qu'un ami véritable est une douce chose!»

Georges Gygax
Photos Yves Debraine

(Voir aussi notre chronique littéraire, en page 15).



Avril

La nature, c'est le renouveau du 3^e âge: un petit jardin, un mini-poulailler et les retraités de chez nous peuvent vivre plus longtemps et plus heureux.

Un retraité, notre collaborateur Paul Vincent, 74 ans, nous fait part, de mois en mois, de son expérience de petit rentier à la campagne — son «Bonheur sur terre». Après son aventure de mars où il nous a présenté son potager, ses abeilles, son verger, voici l'«épisode» d'avril.

C'est un rossignol de la haie qui a réveillé avril, en avance d'une quinzaine de jours.

Le printemps est né depuis peu et il commence déjà à se rouler dans l'herbe. Mais cette année, ce qui me préoccupe, ce n'est pas de le voir courir, en trébuchant, de talus en talus.

C'est d'assister aux premiers pas de «mon» premier chevreau. «Barbichonnette» — une chèvre des Alpes à poils longs et bruns de hippy des pâturages — ne se contente pas de fournir près de quatre litres de lait par jour avec trois traites quotidiennes plutôt que deux: ça augmente le rendement. Elle vient d'avoir un rejeton. Ma femme l'a appelé «Barbichonnet» parce qu'il ressemble à sa maman. Papa bouc n'a pas assisté à la naissance de son fiston. Il n'a pas la réputation d'être sérieux: il peut fréquenter, quand il le faut, une trentaine de chevrettes par mois.

Pour mon petit-fils, Raphaël, c'est un animal en peluche, déposé en retard dans la cheminée d'un Noël d'avril. Il aura le temps de s'amuser avec lui: une chèvre allaite son petit de vingt jours à six semaines. Mais le délai d'un mois est préférable pour un beau bébé chevreau.

Les abeilles ne m'accaparent pas encore. Il faut attendre la mi-avril pour que les fleurs de la vallée donnent du miel.

Je dois surtout agrandir les ruches; en ajoutant des cadres ou en posant une housse, développer les stocks de ravitaillement des abeilles: les réserves diminuent et les convives augmentent. Pour la vigne, c'est le grand moment de la taille. L'inauguration du printemps se passe bien. Avec un cocktail de rosée.

Ma poule, une «bressane» baptisée par Marie-Christine «Joséphine» parce qu'elle est noire, a une famille nombreuse qui lui vaudrait le prix Cognacq du poulailler: douze poussinets minois, mi-jaunes. Je les soigne: crudités pilées au lait écrémé et mie de pain rassis, œuf dur (de poule) coupé fin, puis grains de petit blé et millet, avant des pâtées de lait crémeux. Si l'on tient à avoir un kilo d'œufs, on comprend qu'il faille prévoir cinq kilos de grains pour une mère poule. A la fin du mois, les poussins se prendront déjà pour des poulets. En plus, j'ai des lapins normands. Marie-Christine leur cueille des sénéçons et des laitérons, des amuse-gueule de clavier.

En avril, ma femme ne manque pas de travail pour se distraire au jardin. Je l'aide à mettre en terre les bégonias, les dahlias, les glaïeuls. Elle a tenu à éclaircir elle-même les fraisiers, à repiquer les choux hâtifs et les laitues. Elle a semé les choux-fleurs sur couche et les poireaux, les betteraves rouges, les bettes, les pois ridés, les fèves, le cardon. Même depuis le quinze, les premiers haricots.

Les écureuils d'avril jouent aux clowns dans le cirque des branches. Ils mettent bas à peu près à cette époque. Trois ou quatre petits. A la veille de mai, un vieux du village, le «Bodiu» entre chez moi, un matin, hilare et précautionneux: il a une petite boule brun-roux au ventre blanc dans ses mains noires...

(Mai au prochain numéro)